

Je crus devoir user d'initiative pour ne pas me conformer strictement à cet ordre, qui, d'après ce que je savais, exposait mes compagnies à une nouvelle catastrophe, et qui d'ailleurs était contraire aux instructions du Maréchal, approuvant ce que j'avais écrit à S. Exc. au sujet de l'éparpillement des forces. Il n'avait pas plu depuis ma reconnaissance, les passages devaient donc être encore aussi nombreux; et il résultait de cette situation que pour remplir les instructions du colonel Clinchant, je devais faire garder plusieurs gués, séparés par des distances de 12 à 15 kilomètres. L'ennemi arrivant à l'un des passages avec des forces importantes, enivrées de leurs derniers succès et appuyées par de l'artillerie, aurait infailliblement écrasé mon détachement avant qu'il eût été possible de lui porter secours.

Je fis part de ces considérations au chef du 1<sup>er</sup> zouaves, en l'informant que je me reportais à Chupio, et que j'envoyais Mendez avec la cavalerie en observation à Puruaran.

L'ennemi passa à Turicato le 5, prenant la direction de San Antonio de Las Huertas.

Le colonel Clinchant me fit savoir d'Ario que la saison n'étant pas favorable à la continuation de la campagne, il s'en retournait à Léon.

Le nombre de mes malades augmentant, je me décidai à sortir des Terres Chaudes; et rappelant le colonel Mendez, je ramenai toutes mes troupes à Tacambaro, afin de leur donner quelques jours de repos et de bon air.

Le 16 juillet, à sept heures du soir, j'annonçais au maréchal Bazaine, que je venais de mettre l'armée du centre en déroute; que j'avais pris toute l'artillerie et fait 200 prisonniers.

Ce compte rendu sommaire fut suivi d'un rapport ainsi conçu (Pl. II.):

« Monsieur le Maréchal,

» Ayant appris que l'ennemi souffrait beaucoup de son séjour et de ses marches dans les Terres Chaudes, que Régulès avait le typhus à Inguaran

et que plusieurs officiers, entre autres le colonel d'état-major Huerta étaient morts à Turicato, je crus qu'en lui ouvrant le chemin de Tacambaro, en lui laissant reprendre possession de son ancien quartier général, et en marchant alors sur lui avec des forces dont l'infériorité numérique pouvait lui inspirer l'espoir d'un succès, l'orgueil militaire l'empêcherait de fuir sous les yeux de cette population qui l'avait vu plusieurs fois vainqueur.

» Dans cet ordre d'idées, je sortis le 11 de Tacambaro en annonçant que la campagne était terminée et que la colonne rentrait à petites journées, par Patzcuaro, à Morelia.

» Le 15 au soir, j'appris à Santa-Clara qu'Artega suivi de 3500 hommes était entré à Tacambaro la veille. Le lendemain à 4 heures du matin, je marchais sur lui. Nous avons parcouru trente kilomètres lorsque mes exploradores vinrent m'annoncer à l'hacienda de Serrano que l'armée du centre, ainsi qu'elle s'appelait, campait sur la forte position de la Loma, au sud de Tacambaro.

» Afin de ne pas être obligé de perdre un temps précieux lorsque je me trouverais en vue

de l'ennemi, je formai immédiatement mes troupes en groupes de combat.

» J'organisai deux colonnes d'attaque, l'une composée de Belges, sous les ordres du capitaine Visart de Bocarmé, l'autre constituée par le bataillon de Mendez, sous les ordres du commandant Cevallos. Je mis la réserve composée de Belges et de Mexicains, sous les ordres du lieutenant-colonel Don Juan de Dios Rodriguez.

» Le colonel Mendez avait le commandement de la cavalerie.

» Les 4 obusiers marchaient entre les colonnes d'attaque.

» En débouchant à 2 1/2 heures de l'après-midi sur la hauteur au nord de Tacambaro, nous aperçûmes l'ennemi, qui occupait en effet les crêtes de la Loma.

» Mes troupes poussèrent un cri de joie et descendirent la côte, sans s'inquiéter du feu qu'ouvraient déjà les tirailleurs postés dans la ville.

» Un seul chemin très étroit conduit à la position ; il fait un coude en sortant de Tacambaro et se redresse en arrivant au Cerro.

» L'ennemi avait établi une batterie de six bouches à feu pour balayer ce redressement, par lequel il fallait absolument passer.

» L'infanterie était déployée sur deux lignes ; la cavalerie était massée en arrière de la gauche. Une colonne des deux armes, en mouvement vers la droite, paraissait avoir l'intention de m'attaquer de flanc. J'ordonnai à Mendez d'observer cette colonne, en l'avertissant que je lui enverrais d'autres instructions dès que j'aurais enlevé le Cerro.

» Disposant de trop peu de monde, pour ne pas utiliser toutes mes forces à la fois, je prescrivis à la réserve d'appuyer immédiatement l'attaque.

» L'ennemi se croyait tellement assuré de la victoire, que toutes ses musiques jouaient, tous ses clairons sonnaient.

» Le passage difficile fut franchi rapidement, sous un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. Le lieutenant Würth fut tué à ce moment.

» Arrivés au pied de la montagne, nous étions presque entièrement défilés. Je profitai de cet avantage pour reformer les troupes et choisir le point le plus favorable à l'escalade. Je constatai

que la hauteur n'était abordable que par une seule rampe, barrée par une infanterie tout en blanc du plus joli effet. Je fis sonner la charge ; nos troupes s'élançèrent en avant, aux cris de : « Viva Emperador ! Viva Emperatriz ! »

» En moins de dix minutes la première position était enlevée, les six bouches à feu étaient prises et tout fuyait vers la seconde ligne. Les Belges et les Mexicains ont fait preuve dans ce premier assaut d'une intrépidité et d'un entrain admirables.

» Une colonne de cavalerie qui avançait à cet instant pour charger, fut arrêtée par le feu de la réserve, déployée à notre gauche.

» De nouveau le cri : « En avant ! » se fait entendre ; la seconde ligne d'infanterie, déjà ébranlée par la retraite précipitée de la première, est culbutée à son tour. Un bataillon de Zapadores s'arrêta cependant et se reforma avec beaucoup de crânerie, tandis qu'un colonel de cavalerie cherchait encore à cent mètres de mes hommes, à rassembler son régiment et à l'entraîner à la charge. Mais rien ne pouvait ralentir l'élan de nos troupes et bientôt l'adversaire fuyait dans toutes les directions, jetant

ses armes et cherchant un refuge dans les ravins boisés très profonds, qui bordaient et coupaient la ligne de retraite.

» La poursuite dura deux heures. Les dragons de l'Impératrice et les Colorados de Toluca y déployèrent beaucoup de vigueur.

» Cette affaire a coûté à l'ennemi trois ou quatre cents morts, parmi lesquels le colonel d'état-major Santa-Maria, et deux cents prisonniers dont 4 colonels, 2 commandants et 16 officiers subalternes.

» Nous avons pris toute l'artillerie, le parc, 100 caisses de munitions, un drapeau, 650 fusils et presque toutes nos carabines perdues le 11 avril; le commandant du bataillon des tirailleurs de Michoacan qui les avaient, est lui-même en notre pouvoir.

» Le peu d'importance de nos pertes doit être attribué à l'extrême rapidité des mouvements. 26 officiers, sous-officiers et soldats ont été tués ou blessés.

» Agréez, monsieur le Maréchal, l'expression de mes sentiments de profond respect.

» *Le Lieutenant-Colonel,*

» *Commandant supérieur du Michoacan,*

» *BARON VAN DER SMISSEN.* »

Les résultats de la journée auraient été plus considérables, si le colonel Mendez m'avait prêté le concours auquel je m'attendais.

Lui ayant vers 3 1/2 heures, c'est-à-dire au moment où la première ligne était repoussée et où l'artillerie venait d'être prise, expédié l'ordre de monter sur le plateau avec la cavalerie, pour compléter la défaite et entamer la poursuite, mon adjudant major le capitaine Gouzée ne le trouva point; et il ne reparut qu'à 8 heures du soir à Tacambaro, quand j'étais en train de faire soigner les blessés des deux partis. Ses chevaux paraissaient avoir fait une longue route, mais il n'accusait aucun blessé et n'amenait pas un seul prisonnier.

Je lui demandai des explications; il me répondit qu'il avait voulu couper la retraite à Chupio, et qu'il était arrivé trop tard.

Espérant que cela irait mieux une autre fois, je n'insistai point et me bornai à ne pas parler de sa disparition dans mon rapport.

Pendant la nuit, j'eus la pensée de marcher

rapidement avec la cavalerie sur Huetamo, pour délivrer les prisonniers ; mais sachant que les sous-officiers et soldats avaient été transférés à Zirandaro sur la rive gauche du Rio Balzas (Pl. II), je réfléchis qu'avant que je fusse parvenu à passer le fleuve, qui est très large et profond, l'ennemi aurait entraîné mes hommes dans la sierra du Guerrero. Prévoyant en outre les difficultés que rencontrerait le rassemblement de la grande quantité de mulets nécessaires au transport des blessés, des malades et du butin, je finis par me convaincre que ce qu'il y avait de mieux à faire, était de rentrer à Morelia et de demander au Commandant en chef l'autorisation d'entrer en négociations avec Arteaga pour opérer un échange.

En arrivant au chef-lieu du département, je commençai par mettre les officiers républicains en liberté sur parole. Je dois déclarer que leur conduite fut jusqu'à la fin correcte et honorable.

Le capitaine Visart de Bocarmé fut envoyé en parlementaire à Tacambaro. Les négociations durèrent assez longtemps, parce que l'ennemi ne se contentait pas de ce que je lui offrais ; il voulait de plus qu'on lui rendît les généraux Porfirio Diaz, Tapia et Canto. Il fallut passer par ces exigences ; seulement, lorsqu'on tomba d'accord, Porfirio Diaz qu'on avait emprisonné à Puebla s'était échappé.

Le 3 août, l'Empereur m'adressa la lettre ci-après :

« Au lieutenant-colonel van der Smissen.

» Mon cher lieutenant-colonel,

» Je suis fier de la brillante conduite de vos troupes dans la glorieuse action du 16 juillet. Mexicains et Belges ont rivalisé d'intrépidité et d'élan sur le champ de bataille et combattu en

commun pour la noble cause du progrès et de la civilisation. Dites-leur que je sais apprécier leur dévouement et leur constance à supporter les rudes fatigues de la guerre, dans une saison dangereuse, et que je saurai les récompenser comme ils le méritent. Vous vous êtes montré leur digne chef; recevez l'expression de toute ma satisfaction. Traitez comme des frères les prisonniers en votre pouvoir; je ne puis oublier que ce sont des Mexicains, égarés par l'illusion ou l'ignorance, mais des Mexicains.

» Persévérez donc à défendre la bonne cause; votre Souverain vous suit du regard et la Patrie applaudit à vos belles actions.

» MAXIMILIEN.

» Chapultepec, le 3 août 1865. »

Le 25, le Maréchal m'annonça qu'usant des pouvoirs extraordinaires qui lui étaient conférés, il me nommait Officier de la Légion d'honneur.

Les colonels de Potier et Clinchant m'écrivirent les félicitations les plus affectueuses.

Le 26, une lettre du Ministre de la Guerre, monsieur Peza, me fit savoir que le colonel Mendez était nommé Général Commandant supérieur du Michoacan et que je restais à Morelia sous ses ordres!

Je m'étais, sans faire la moindre observation, soumis à l'autorité du général de division Vicente Rosas, que je n'ai à la vérité jamais vu et que je ne connaissais que par ses demandes de situations; mais passer, de la sorte, sous les ordres d'un ancien tailleur, qui maniait encore ses aiguilles lorsque j'étais déjà capitaine et depuis longtemps Chevalier de la Légion d'honneur; que le Maréchal avait placé sous ma direction et qui venait de se conduire au combat de la Loma ainsi qu'il a été expliqué, c'était trop fort!

J'offris ma démission et tous les officiers de la Légion Belge firent de même.

Le 1<sup>er</sup> octobre, l'Empereur m'appela à la capitale.

Je partis le lendemain soir, accompagné du lieutenant Wahis et suivi de 4 hommes bien montés.

Le 6, j'étais au palais de Mexico. L'Empereur me dit qu'il ne voulait pas accepter ma démission; qu'il était très reconnaissant des services rendus par la légion, qu'il avait encore besoin d'elle; que je ne devais pas me décourager, qu'avec de la patience et de la modération tout s'arrangerait.

Je répondis à Sa Majesté que le seul arrangement possible était de donner au corps une autre destination.

Le Maréchal me dit qu'il ne comprenait rien à la conduite du Ministre de la Guerre, et qu'à ma place il aurait agi comme moi.

S. Exc. ajouta que je ne pouvais cependant pas songer à quitter le Mexique; que des événements graves allaient peut-être se passer dans le Nord, et que je serais envoyé de ce côté.

Le général Lee avait capitulé à Burkesville le 9 avril 1865.

Les grandes armées qui venaient de faire la guerre de la Sécession étaient licenciées; mais en prévision de ce qui pouvait arriver, le gouvernement des États-Unis, très opposé à l'intervention française au Mexique, avait conservé cent vingt mille hommes qui étaient prêts à entrer de nouveau en campagne.

Le 30 juillet, le comte de Montholon, ministre de France à Washington, écrivait au maréchal Bazaine :

« La guerre étrangère est à l'ordre du jour aux États-Unis; le gouvernement lutte pour l'éviter, afin de ne pas augmenter sa dette publique, qui s'élève déjà à plus de quinze milliards de francs, mais il n'est pas assez fort pour s'opposer aux cris